

Jean RÉBILLAT

# TERRES DE FEU

Sheroes 1950



**ARMADA**



TERRES DE FEU

Du même auteur :

*La dernière traversée* - Editions Libertaires

Chez le même éditeur :

*Les Couleurs de l'avenir* - Sheroes 1950



**Retrouvez nous sur internet**  
[www.editions-armada.com](http://www.editions-armada.com)  
Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Jean RÉBILLAT

TERRES DE FEU

SHEROES 1950



Éditions  
*ARMADA*

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Jean RÉBILLAT & Éditions *ARMADA* 2016  
Couverture : Michel BORDERIE

ISBN : 979-10-90931-72-5

## **Partie 1 :**

Pacifique Sud





# Chapitre 1

**L**E SOLEIL S'ENFONÇAIT DANS LES FLOTS SANS FIN DE l'océan, allumant les crêtes des vagues de brefs éclairs de sang. Dans les creux de la houle, l'eau semblait noire et froide, dessinant une multitude de bouches avides, la surface d'un abîme sans fond, la peau d'une créature immense et sans pitié.

Avec un murmure sourd et fluctuant, l'océan Pacifique s'écrasait patiemment aux pieds des rochers du Motu Kao Kao. Sur la droite, la grande île, Rapa Nui, se dressait, les murailles sombres du volcan Rano Kao dominant l'océan et le défiant d'en venir à bout. Il montait la garde, défendant contre la dévorante faim de la mer cette terre isolée que les blancs nommaient l'Île de Pâques. Ils croyaient la posséder, en oubliant qu'elle avait existé avant leur arrivée, que sa gloire passée reviendrait sûrement un jour et que son peuple n'avait pas à baisser la tête devant les envahisseurs arrogants et incultes.

Meherio, les yeux plissés dans le vague, laissait son esprit osciller au rythme du ressac. Le marron de ses pupilles reflétait les feux du couchant, qui faisaient scintiller des éclats roux sur ses longs cheveux noirs détrempés et sa peau cuivrée. Un goéland, fendant l'air de la pointe sombre de ses ailes, passa en rasant la surface, accrochant le regard de la jeune femme. Elle le vit remonter en chandelle, profitant des tourbillons que la brise du soir créait le long des falaises de l'énorme rocher. Plusieurs frégates, alarmées par la proximité de l'intrus, piaillèrent pour défendre leur territoire, sans quitter la protection de leur nid.

Meherio sourit, se retenant d'éclater de rire. Humains, oiseaux, poissons, ils étaient tous les mêmes. Ils avaient besoin d'un chez soi, de limites claires définissant le cadre de leur vie, une sphère dans laquelle ils se sentaient à l'aise.

Chacun voulait le calme et la paix, mais déclenchait des combats et des guerres sans raison ni issue pour élargir son territoire. Tout en préférant revenir au lieu qui l'avait vu naître. Elle-même n'échappait pas à cette règle. Elle se tenait sur son nid, mais son terrain de chasse était plus grand que celui des autres, large comme l'océan...

Au loin, tracé en creux sur les derniers nuages éclairés par un soleil disparu, se dessinait la fumée d'un navire. Un de ces bateaux de métal au souffle puant le gasoil, les flancs emplis de matériaux venus du monde des blancs pour mieux avilir et enchaîner les habitants de l'île. Peut-être même des armes et de l'alcool...

Son corps nu frissonnant sous la caresse du vent, elle se leva, observant les rochers couverts d'une trompeuse couche d'écume blanche, à plus de trente mètres au-dessous. Alors que le goéland repassait devant elle, elle accompagna son long cri du sien et plongea dans le vide.

Elle sentait l'appel du Pacifique, la force de la mer. Elle s'ouvrit aux flots, laissant son esprit s'adapter, se préparer à la course qui l'attendait. Personne n'était là pour remarquer comment les formes de la jeune Polynésienne se déformaient, s'allongeaient, se transformaient. Elle toucha l'eau et s'y enfonça presque sans bruit, son rostre fin pénétrant sans effort dans l'élément aquatique. D'un coup de nageoire, elle se força à remonter.

Le dauphin à la peau claire refit surface un peu plus loin, lançant un long trille vers le goéland étonné qui cerclait au-dessus de lui. Puis Meherio s'élança, sans regret, en direction de la ville des hommes, là-bas. Vers sa maison, sa famille, cette terre qui l'appelait.

\*\*\*

Ilaria flânait sur le pont du navire, solitaire. Sa silhouette trapue glissait entre les cordages soigneusement enroulés, son ombre se dessinant sur les parois blanches des cabines, tel un fantôme rendu sanglant par les feux du couchant. Elle avançait sans bruit, la nuque droite, le regard de ses yeux noirs balayant le pont comme si elle redoutait une rencontre. Mais ce n'était qu'une apparence, qu'une habitude. Elle ne risquait rien, ici.

Il y avait longtemps, depuis les premiers jours de la traversée, que plus personne ne cherchait à l'approcher, lui adresser la parole et tenter d'être gentil avec elle. Tout le monde à bord gardait ses distances, s'écartait d'elle, sachant qu'elle n'était pas là pour faire assaut d'amabilité ni pour s'allonger sur la couche de marins lubriques.

Dès le premier jour, alors que les côtes de la Nouvelle-Zélande n'avaient pas encore disparu, elle avait été abordée par Madame Jablokov. La grosse et riche Russe ne cherchait sûrement qu'à être polie avec une compatriote, exilée comme elle depuis la chute du Tsar et la révolution. Mais, si la vieille dame avait vécu le temps de la splendeur moscovite et les fastes de la Cour, Ilaria, elle, était née sur une terre étrangère. Elle ne connaissait du pays de ses parents que ce que ceux-ci lui avaient raconté. Elle savait trop peu des usages du grand monde moscovite pour qu'elles puissent devenir intimes.

Pendant deux jours, elles avaient devisé, parlant russe en se reposant sur les transats de la poupe. La grosse dame pérorait, vantant les charmes de Moscou et de la belle vie que l'on y avait menée, autrefois, avant les événements qui avaient poussé les vrais Russes hors de leur patrie. Le mari de Madame Jablokov avait été dans la garde du Tsar, un capitaine, un « vrai russe », comme le disait sa veuve. Il était mort héroïquement dès les premiers affrontements, avant même que leur maître ne soit lâchement assassiné.

Ilaria parlait peu, répondant par monosyllabes. Son père, lui aussi dans la garde, simple soldat parmi les Cosaques, avait eu la chance — d'une certaine manière — d'être en mission hors de Moscou au moment de l'arrestation du Tsar. Lorsqu'il avait compris que tout était perdu, il avait fui, prenant juste le temps de s'assurer que sa femme puisse le rejoindre. Née quelques mois plus tard, la jeune fille avait grandi dans le souvenir de l'ancien régime. Mais elle savait que le monde avait changé, que la patrie était détruite, effacée de l'histoire.

Elle considérait les Rouges, ceux qui avaient rayé la vraie Russie de la surface de la Terre, comme des assassins, des tueurs sans

cerveau, moins que des hommes. Elle aurait aimé les combattre, les jeter hors de la ville sacrée. Mais elle avait grandi trop tard, leur utopie immonde avait elle aussi disparu, balayée par les hordes des conquérants de l'Axe. Il fallait, pensait-elle, regarder l'avenir, imaginer comment rendre au monde une forme de liberté et de joie de vivre, commencer autre chose. Mais Madame Jablokov, elle, ne faisait que pleurer ce qu'elle avait perdu, se lamentant sans fin, sans se projeter ailleurs que dans un univers désormais envolé.

Ilaria avait été éduquée par son père, elle avait appris qu'elle devait être polie et mesurée en société, mais elle n'avait pas réussi à supporter longtemps la pression, gentille sûrement, mais un peu trop lourde, de la grosse dame. Elle n'avait pas pu s'empêcher de faire une remarque acerbe sur son embonpoint, sur sa cascade de diamants autour du cou et sa robe de luxe — qui ne lui allait pas du tout, de surcroît. Autant d'argent, dépensé en nourriture et en babioles, qui aurait pu servir la cause, aider à lutter pour reconquérir la Russie et y ramener le temps passé.

La traitant de « maudite Cosaque », ce qu'Ilaria avait considéré comme un compliment, la grosse dame lui avait tourné le dos pour ne plus lui adresser la parole. En rencontrant des gens comme cette femme désagréable, Ilaria en venait — presque — à comprendre les motivations des révolutionnaires, leur envie de renverser les castes. Toutefois ce n'était pas le système qu'il aurait fallu changer, mais seulement les personnes corrompues. Au lieu de cela de nouveaux dirigeants, encore plus immondes, avaient pris le pouvoir et assassiné tous les anciens responsables. La vie des Russes n'avait fait qu'empirer, cette seconde guerre les ayant entièrement dépossédés, les privant finalement de leur patrie.

Les autres passagers s'écartant d'elle pour ne pas déplaire à Madame Jablokov, elle s'était retrouvée seule, ce qui lui convenait bien. Naturellement, l'équipage, voyant une jeune femme solitaire errer sur le pont, l'avait approchée. Elle ne s'en était pas formalisée, trouvant en ces gens rudes des compagnons lui rappelant son père et ses manières bourruées de vieux soldat.

Mais une nuit, un homme un peu trop ivre avait tenté de lui faire des avances. Devant son refus, il avait insisté, devenant

violent. Il n'avait rien voulu entendre... Elle avait dû lui briser un tibia et lui démettre les deux coudes pour qu'il la laisse en paix. Depuis lors, les marins se tenaient à l'écart, préférant ne pas risquer, comme leur camarade, de finir mutilés.

Afin de ne pas gêner les manœuvres, Ilaria passait ses journées dans sa cabine à écrire des lettres pour son père, une pile de courrier qu'elle enverrait lors de la prochaine escale du navire. Le vieux soldat était resté sur leur île d'exil, là-bas, près de la Nouvelle-Zélande, à fleurir la tombe de sa femme. Ensuite, elle lisait, relisait jusqu'à les user les quelques livres emportés par ses parents dans leur fuite. Elle n'en avait emmené que trois avec elle, laissant les autres à la garde de son père. Son préféré était *Les Cosaques*, de Tolstoï. Elle se sentait proche de ces gens simples et francs, clairs dans leurs choix, loin de la complexité et des mensonges de la capitale.

Elle fixa l'horizon. S'il fallait en croire le serveur de ce midi, ils toucheraient terre demain soir. Elle en était heureuse, elle pourrait se dégourdir les jambes. Elle en ressentait un besoin de plus en plus pressant. Une nécessité de courir, de s'épuiser, de rendre à ses muscles le tonus qu'elle sentait fondre un peu plus chaque matin. Son corps était son arme et, dans l'espace confiné du navire, sous les regards des passagers et de l'équipage, elle ne pouvait pas accomplir les exercices quotidiens qu'elle pratiquait auparavant. Elle avait besoin de plus de place, de calme, d'un endroit où pousser les limites de ses forces, aller jusqu'au bout d'elle-même.

Elle avait encore une longue route à faire, si elle voulait atteindre son but. Et elle ne tenait pas à échouer parce qu'elle n'avait pu entretenir son corps. Elle devait rester la plus puissante, la plus rapide, la plus terrible des Cosaques.

\*\*\*

Elle approchait de la côte, sa nageoire puissante la propulsant sans à-coups. L'eau avait cette saveur particulière conférée par la terre et les plantes du rivage, lui indiquant que la grotte n'était plus loin. Meherio sentait battre contre son flanc le ressac, écho des vagues frappant les roches de la cavité. Elle émit une série de

claquements qui résonnèrent à travers les profondeurs. Là, devant, tout juste à une centaine de mètres !

Le dauphin émergea pour prendre une dernière inspiration. Un goéland planait au-dessus des flots à peine agités par la houle. Meherio lança un trille dans sa direction avant de plonger. Le petit sac étanche qu'elle avait laissé dans une anfractuosité deux heures plus tôt se trouvait à près de cinquante mètres sous la surface. Délicatement, Meherio glissa son rostre dans l'anneau et remonta lentement.

Tout aussi doucement, son corps changeait, se transformait. Deux jambes apparurent, fines et bronzées, tandis que les cheveux revenaient couvrir la tête de la jeune femme. En émergeant, elle ne vit que le goéland, tournoyant encore à proximité. Il s'approcha d'elle pendant qu'elle sortait de l'eau, restant au-dessus des brisants en pénétrant sous la haute voûte de pierre de la grotte sacrée dont la bouche faisait face à l'océan, baignée par les flots de Moana.

Une fois sous l'abri des rocs, elle leva les yeux vers la paroi et le dessin antique à peine visible dans la pénombre. L'homme-oiseau que vénéraient autrefois ses ancêtres était désormais bien seul, oublié de tous. Elle s'inclina face à la représentation d'Ana Kai Tangata qui reposait dans la paix qu'apporte l'oubli, entourée de sternes aux corps ocre.

Elle aimait ce lieu pour sa tranquillité, autant que pour les symboles qui s'étalaient sur ses parois. Les siens avaient été fiers, ils avaient eu leurs coutumes. Elle sourit, songeant à son homme-oiseau à elle, à ses bras, à ses yeux...

Elle se sécha puis enfila une légère tunique et une paire de sandales, pressée de se mettre en route. Sortant de la grotte, elle escalada rapidement la courte falaise pour rejoindre le sentier côtier. Elle voyait au loin les maisons entourant le petit port et, au large, les quelques navires marchands, trop gros pour pouvoir accoster.

En marchant bien, elle serait chez elle dans une demi-heure. Ses parents savaient tout d'elle, connaissaient ses capacités, son amour de la mer. Ils en étaient fiers, même s'ils ne pouvaient pas

en parler autour d'eux. Ils ne disaient rien quand elle partait, son petit sac à la main, en direction de la côte. Une fois, elle avait entendu son père prédire à sa mère « un jour, elle ne reviendra pas... Moana va nous la voler ! » Et lorsqu'elle rentrait, il y avait à chaque fois cet éclair de bonheur sur leurs visages, ce soulagement muet de l'avoir près d'eux pour une journée encore.

Elle savait pourtant que ses parents n'avaient pas à s'inquiéter. Même si elle n'avait pas été amoureuse du beau Manutea, elle n'aurait pas pu partir très loin. Elle était liée à Rapa Nui, attachée à la pierre de cette île. L'océan était son terrain de jeu, mais elle devait revenir ici régulièrement pour se ressourcer et renforcer son pouvoir. D'ailleurs, il lui faudrait bientôt recommencer. Demain peut-être... car ce soir il était trop tard.

Une fois parvenue sur la partie plane du sentier, elle se mit à trotter. Sous sa forme delphine, elle n'avait pas pris le temps de chasser et la fatigue de la course, s'ajoutant au labeur de la journée, faisait réagir son estomac vide. Elle aurait dû penser à manger un peu, en passant près de ce banc de petits poissons, mais elle était trop grisée par la vitesse de la course pour leur prêter de l'attention. De plus, sa mère détestait qu'elle ne fasse pas honneur au repas familial.

Elle se glissa entre les murs blancs des maisons, traversant le village qui se préparait pour la nuit. Les bateaux des pêcheurs avaient été tirés au sec sur la plage et chacun se renfermait chez soi. Le temps n'était pas au plaisir ou au rire, la mort rôdait là-bas, en haute mer. On disait que des tueurs naviguaient sous la surface, que des vaisseaux de ligne coulaient sans jamais avoir vu leurs destructeurs.

Rapa Nui était neutre, à l'écart des routes maritimes, mais la plupart des étrangers qui passaient dans ses parages étaient soit des Australiens, soit des Chiliens. Tous des soldats luttant contre les deux tyrans qui étaient en train de conquérir le monde. Mais parfois, des navires différents jetaient l'ancre près du rivage, comme le cargo battant pavillon japonais qui oscillait doucement là-bas avec la houle, ses lumières le faisant étinceler comme un joyau dans la nuit.

Elle arriva devant la maison basse et blanchie à la chaux où habitaient ses parents. Manutea l'attendait, adossé à la porte, un sourire aux lèvres. Comme d'ordinaire lorsqu'il ne travaillait pas sur le port, il était torse nu, juste habillé d'un léger pagne. Elle le préférait ainsi, accessible, plutôt qu'en bleu de chauffe, maculé des pieds à la tête de graisse et de cambouis. Il le savait et se lavait toujours en quittant l'atelier.

Elle posa une main sur son torse et lui offrit un rapide baiser avant d'entrer, n'osant pas s'attarder. Ses lèvres murmurèrent « demain... » et il la regarda passer en soupirant, laissant ses doigts glisser dans sa longue chevelure.

\*\*\*

Andreas observait le petit village, sur la rive. Une île perdue, seule au milieu de l'océan. Oubliée de tous dans la tourmente qui secouait le monde, un rocher abandonné et aride. Autrefois, racontait-on, l'endroit avait été paradisiaque. Des hommes y avaient construit une civilisation, inventé des dieux et des rites, avant de se dissoudre dans l'Histoire. Il était à souhaiter qu'il n'en soit pas de même pour le Reich...

— Alors, Untersturmführer, heureux de revoir la terre ?

— Oui, et non, Herr Oberst. Cette terre, comme vous dites, n'est pas nôtre, elle est bien éloignée de notre patrie et je vais devoir y jouer les voleurs...

Le marin un peu bedonnant qui venait d'arriver regarda Andreas en soufflant, une légère sueur recouvrant son visage rond. Il fixa son vis-à-vis avec un franc sourire et lui posa une main sur l'épaule.

— Allons, gardez la tête haute ! Ces gens sont des sous-hommes, tout juste bons à servir d'esclaves pour notre glorieux Führer. Et il vous a donné une mission, Untersturmführer. Nous serons tous des héros en rentrant au pays !

— Des héros, oui... Mais en attendant, nous devons nous déguiser, nous cacher derrière ce drapeau ignoble de l'Empereur du Japon. Et jouer les pirates, les assassins...

— Je préfère de loin le terme de corsaire, Untersturmführer. Nous suivons les ordres du Führer. Le premier périple de l'Orion



a été un magnifique succès, voici huit ans. Et nous avons fait en sorte que cette nouvelle campagne de terreur soit à la hauteur de la réputation de ce navire ! Cette mission est la dernière, Untersturmführer. Servez-nous bien... Il n'existe pas tâche plus noble que de servir le Reich, quelle que soit la manière de le faire, n'oubliez jamais cela !

— Non, Herr Oberst. Je n'oublie pas. Comment pourrais-je le faire ? Maintenant, je dois me préparer, avec votre permission.

Le marin hocha la tête et releva le menton, le regard rivé sur celui du géant qui se tenait devant lui. Un vague rictus, mélange de pitié et d'admiration, déformait ses traits. Jalousie et mépris mêlés, le quotidien d'Andreas. Celui-ci savait que tous enviaient sa carrure, sa taille, ses iris bleus et ses cheveux blonds. Particulièrement l'Oberst qui n'avait pas le physique qui convenait pour plaire au Führer. Andreas, lui, était un Aryen parfait. Enfin... Il en aurait été un s'il n'avait eu ce petit talent... ce pouvoir qui faisait de lui un mutant, un monstre obligé de servir son pays pour échapper au camp de concentration.

\*\*\*

Meherio était allongée sur sa couche, fixant le plafond craquelé de ses yeux grands ouverts, sans vraiment le voir. L'aube arrivait à peine, mais il y avait longtemps qu'elle ne dormait plus. Quelque chose n'allait pas. Elle s'était réveillée au milieu de la nuit, une sensation d'étouffement lui écrasant la poitrine, prise de vertige. Comme si le monde autour d'elle venait à basculer, se transformer.

Le cauchemar avait commencé brutalement. Des yeux qui la regardent, méchants, sales. Puis elle s'était sentie réduire, devenir minuscule. Autour d'elle, des géants ricanants l'observaient, se moquant d'elle. Elle s'était réveillée dans un long cri apeuré, et n'avait pas réussi à se rendormir. Maintenant que le soleil sortait de l'horizon, elle se sentait barbouillée, la terre oscillant autour d'elle comme un navire en haute mer, tanguant lentement.

Elle se leva et s'appuya sur l'appui de la fenêtre, fixant l'infini. Aussitôt, le malaise disparut, mais pas l'anxiété. Elle était appelée, tirée vers l'océan. Pourquoi donc ? Était-ce là ce qu'avaient

toujours craint ses parents, depuis la soirée qui avait vu l'éveil de son pouvoir ? Elle devait comprendre ce qui se passait. Et seul le Moaï pourrait lui donner la raison de son malaise... s'il le souhaitait.

Elle s'habilla rapidement d'une jupe courte et d'un haut léger. Elle saisit par habitude le petit sac étanche qui lui servait dans ses plongées en mer et, pieds nus, fila en direction du nord. Elle n'était pas encore sortie du village quand Manutea la rejoignit à grands pas, raccourcissant ses foulées en la rattrapant.

— Meherio... J'arrive de chez toi. Il s'est passé quelque chose, cette nuit ! J'ai senti...

— Moi aussi. Quelque chose d'horrible...

— Oui, comme un arrachement, un déchirement.

— Les Moaïs ! Eux sauront nous dire.

Ils coururent pendant une vingtaine de minutes, contournèrent un dernier bosquet et stoppèrent, sidérés. Un long gémissement sortit de la gorge de Meherio tandis que le jeune homme à ses côtés tremblait comme une feuille, les yeux écarquillés.

Sur le flanc de la colline s'entassaient les immenses statues de pierre. Les siècles avaient sapé la terre sous leurs pieds, les couchant au hasard dans l'herbe rase. Au lieu de fixer le centre de l'île, leurs regards aveugles étaient tournés vers le ciel, en attendant la fin des temps. Ils étaient cinq, étalés les uns à côté des autres. Jusqu'alors, en tout cas...

Car il ne restait que trois des énormes têtes taillées dans la pierre. L'emplacement des deux derniers n'était plus qu'un creux dans le sol, la terre sur laquelle ils reposaient depuis des millénaires de nouveau découverte. Quelqu'un avait profané ce lieu sacré, avait osé toucher les Moaïs... Les avaient emportés !

En un éclair, Meherio revit cette soirée merveilleuse, cette nuit fraîche où Manutea s'était allongé près d'elle, sur elle... puis en elle. Elle n'était alors qu'une jeune femme comme les autres, amoureuse du plus bel homme qu'elle ait jamais rencontré. Elle s'était donnée à lui sous le regard des gardiens de cette île. Et ceux-ci, répondant peut-être à la puissance de l'amour du jeune couple, leur avaient offert leur bénédiction.

Un pouvoir... et une malédiction. Elle était l'eau, il était l'air. Elle était devenue à demi poisson, il était en partie oiseau. Goéland, frégate, sterne. Elle se rappelait sa peur, la première fois qu'elle s'était transformée. Elle avait paniqué, fuyant comme une folle de toute la puissance de ses nageoires. Elle n'était revenue qu'une semaine plus tard, pour découvrir qu'elle pouvait redevenir une femme.

Depuis lors, le Moäi de l'Eau lui parlait, l'aidait, lui donnait sa force. Jusqu'à hier... car aujourd'hui, il avait disparu.

Deux Moäis avaient disparu. Celui de l'Eau et un autre, un de ceux qui ne vibraient pas, qui restaient inertes, comme endormis pour toujours. Volés... Pourtant, il n'y avait aucune trace au sol, rien qui puisse expliquer comment le forfait avait été commis. Comme si les deux objets s'étaient envolés, emportés dans les cieux. À peine quelques pas dans l'herbe, autour d'eux. Des empreintes imprécises de bottes. Des blancs, bien sûr... Mais qui, comment... et surtout pourquoi ?

Elle restait immobile, bras ballants, pétrifiée. Sans son Moäi, elle n'était plus rien, elle n'était même pas sûre de pouvoir survivre sans son énergie. Elle était liée à cette pierre pour la vie. Manutea, lui, s'approcha de son propre Moäi. Il était toujours là, sa figure sérieuse tournée vers les nuages. Le jeune homme posa une main sur la surface, fermant les paupières pour mieux ressentir la force du gardien.

Il resta un long moment, son corps frémissant tandis que la roche elle-même vibrait à l'unisson. Une sorte de grondement sourd, comme une plainte, une lamentation, émanant de l'énorme sculpture. Puis, lentement, le son faiblit jusqu'à disparaître et il rouvrit les yeux, tournant son regard soudain inquiet vers sa compagne.

— La mort... Le Moäi la sent. La fin. C'est flou, imprécis, mais il la voit arriver, s'emparer de Rapa Nui tout entière. Il a parlé de Rano Kao, des volcans. La mort par la terre et le feu...

— Oui, mais pour mon Moäi, a-t-il parlé ?

— Il a parlé de la mer. Il a dit... De l'autre côté de Moana. C'est là qu'ils les emportent. Mais, sans contact avec Rapa Nui, les

gardiens ne pourront plus conserver leurs énergies. Ils vont dépérir... mourir. Ils... ils veulent vivre, et, pour cela, ils comptent sur toi !

— Moi ? Mais... moi aussi, je vais mourir, sans mon Moaï !

— Alors, suis-le. Si tu le rejoins, votre énergie vous renforcera l'un l'autre, vous survivrez. Allons, ne reste pas là à te lamenter !

Meherio lança un coup d'œil machinal vers la mer, visible par-dessus les quelques bosquets épars. Au loin, un cargo disparaissait à l'horizon, surmonté de son panache de fumée. Elle détourna la tête, puis fronça les sourcils et fixa de nouveau le navire. Quelque chose l'attirait, la tirait vers ce bateau en train de s'éloigner. Un appel au secours, grave et rocailleux...

Avec un cri aigu, elle s'élança dans la direction de la mer, ignorant les cailloux qui meurtrissaient ses plantes de pieds, oubliant Manutea. Il soupira longuement, ses lèvres se déformant en une moue fataliste.

S'asseyant dans l'herbe, il se déshabilla rapidement. Une fois nu, il cacha ses vêtements entre les Moaïs et s'accroupit sur une grosse pierre. Lentement, son corps se transforma, se réduisit, ses bras se couvrant de plumes tandis que son nez et sa bouche devenaient un bec acéré. Moins d'une minute plus tard, un magnifique goéland s'envolait lourdement et tournait pour gagner de l'altitude.

\*\*\*

Ilaria s'était levée tôt, ce matin. Elle était pressée de quitter ce cercueil flottant dans lequel elle se sentait encore plus étrangère que sur les îles Chatham où son père avait trouvé refuge.

Où qu'elle se tourne, les odeurs de charbon brûlé, d'iode et de métal corrodé l'assaillaient, s'insinuant dans les vêtements et les cheveux. Impossible de se laver correctement, ici. L'eau douce était réservée à la cuisine et à la boisson. Même Madame Jabokov, capable de se payer tous les extras qu'elle souhaitait, n'y avait pas droit...

Vers midi, l'île devrait apparaître, peut-être même avant, selon la fantaisie du vent et de la houle. La farouche Russe avait décidé qu'elle serait la première à voir la terre. Installée avec Tolstoï

comme seule compagnie sur une chaise longue, les genoux protégés par une couverture, elle laissait son regard alterner entre les pages dont elle connaissait certains passages par cœur et la surface mouvante de l'océan.

Lorsqu'elle aperçut la fumée, loin devant, elle eut un sourire. Oui, ils étaient dans la bonne direction, puisqu'un autre navire naviguait sur une route parallèle. Pendant une heure au moins, il lui sembla que l'arrivant allait les croiser à plus d'un mile. Il avançait largement au nord de leur cargo. Elle ne remarqua pas tout de suite qu'il avait changé de cap et fonçait droit vers eux. Elle se remit à lire, agacée par cette présence qui gâchait leur isolement.

Au bout d'un moment, elle se rendit compte que le navire approchait d'eux, ce qui l'ennuya encore plus. Même en plein océan, on ne pouvait pas être en paix ! Lorsque les arrivants arborèrent leur pavillon, elle s'inquiéta enfin, réalisant, en même temps que l'équipage, qu'ils étaient condamnés. Poussant ses chaudières à fond, l'arrivant fondait vers eux comme un faucon sur sa proie. Chargé comme il l'était, le cargo n'avait aucune chance de pouvoir s'échapper du piège qui se refermait sur lui. Et la bannière frappée de la croix gammée 0e ne laissait aucun doute sur les vellétés de l'assaillant. Des bruits couraient sur ces navires-fantômes qui écumaient l'océan. Seulement des rumeurs... car personne n'avait jamais survécu à leur rencontre. Les Allemands croisant sur le Pacifique sud étaient des prédateurs... des tueurs.



## Chapitre 2

**L**E CARGO GRANDISSAIT LENTEMENT, COMME S'IL GONFLAIT peu à peu. Andreas l'observait, une moue de pitié sur les lèvres. Tant de gens, tant de vies... Il se retourna en entendant le pas lourd de l'Oberst. Trois soldats l'accompagnaient, portant chacun une partie de l'équipement. Des maquettes, que lui seul pouvait rendre mortellement dangereuses. Encore.

Andreas inspira avant de fixer le nazi dans les yeux.

— Vous aviez dit que nous en avions fini avec la piraterie. Pourquoi recommencer ?

— Aucune question, Untersturmführer ! Vous avez signé, n'oubliez jamais. Le service du Führer nous emplit de joie lorsque nous obéissons. Je peux cependant vous annoncer que ce navire sera le dernier, nous mettons le cap à l'est dès que nous en aurons fini.

— Soit, Herr Oberst. J'obéis.

— Comme toujours, Untersturmführer. C'est ce que j'apprécie chez vous.

Andreas se tourna vers les jouets posés sur le pont. Il les fixa des yeux, faisant appel à cette force en lui, celle qui le rendait différent, qui l'habitait, qu'il maudissait à cet instant. Le pont devient flou, l'air lui-même tremblant sous l'impact du pouvoir. Le temps d'un clignement d'œil et un lourd canon occupait toute la proue du navire, tandis que des caisses de munitions le flanquaient. À côté se déployèrent l'horrible gueule du TodBlitz et la cabine attendant sa charge. En silence, Andreas pria pour que, contre une aussi petite cible, il ne soit pas nécessaire d'y recourir.

— Magnifique travail, Untersturmführer ! J'ai beau y assister régulièrement, je ne m'en lasse pas.

— Merci, Herr Oberst. C'est un plaisir et un honneur de servir le Reich. Je m'y efforce du mieux de mes capacités.

— Bien, très bien, Untersturmführer. Il le saura. Maintenant, veuillez regagner votre cabine, mettez-vous à l'abri. Nous ne pouvons nous permettre de vous exposer au feu de l'ennemi.

— À vos ordres, Herr Oberst !

Avec un vague salut épuisé qui fit sourire son supérieur, Andreas se dirigea vers sa chambre. Il détestait l'endroit, sombre, minuscule et puant, mais il était soudain pressé de le retrouver. Une pièce entière, pour lui seul... Sur un tel navire, c'était un grand privilège, qu'il devait uniquement à son pouvoir. Les autres soldats lui enviaient ce confort, cette intimité à laquelle ils n'avaient pas droit.

Il s'assit sur la banquette, l'unique siège du réduit. Machinalement, il se saisit des deux petites sculptures qu'il avait laissé traîner. Une dans chaque main, il s'amusa à les comparer. Elles étaient toutes les deux très laides, à peine des ébauches de tête déformées. Même ainsi réduites au point de tenir dans sa paume, elles restaient grossières et vaguement répugnantes.

Il eut une grimace de dégoût. Pour lui, les hommes qui les avaient taillées étaient des barbares, des sauvages sans aucun goût, sans une once de civilisation. Il ne voyait pas ce que le Führer pourrait bien faire de ces objets, une fois qu'Andreas leur aurait rendu leur volume normal.

Il soupira. Au début, son pouvoir avait été une bénédiction. Il lui avait été si facile de voler une toile, une sculpture ou même plusieurs lingots d'or. Il n'avait qu'à les réduire à la taille d'un timbre-poste ou d'un bijou, glisser le tout dans sa poche et ressortir du musée ou de la banque comme si de rien n'était. Oui, il avait vécu une vie de luxe... pendant six mois.

Mais il n'avait pas vu arriver les hommes de la Gestapo. Eux n'avaient pas été dupes. Ils avaient compris tout de suite et il avait été obligé d'avouer, là-bas, dans le sous-sol humide et froid où ils torturaient les prisonniers. Puis, lorsque tous les faits avaient été établis, comme ils disaient, il avait dû s'engager, obéir, se soumettre à toutes les demandes.

Au début, le travail était simple. Il réduisait, transportait puis agrandissait ce qui lui était remis, une fois arrivé à destination. Il



avait voyagé à travers toute l'Europe, déplaçant des œuvres d'art, des documents compromettants et même des chargements d'or. Milan, Paris, Londres, Moscou... Il avait vu les paillettes du luxe du Reich. Il avait rencontré les plus hauts dignitaires, acquis leur confiance, dans une certaine mesure, dans la limite de sa condition de mutant.

Mais il avait de nouveau triché, trompé ses employeurs. Il avait voulu faire des extras, continuer de travailler pour son compte, en marge des missions imposées. Il avait recommencé à se faire de l'argent, beaucoup d'argent. Encore plus qu'auparavant, puisqu'il pouvait se déplacer à travers tout l'empire, muni de laissez-passer signés de noms prestigieux. Hélas, encore une fois, la Gestapo avait mis à jour ses trafics. Et cela aurait pu lui être fatal.

Il avait échappé de justesse au peloton d'exécution, les responsables étant conscients de son utilité. Il n'avait pas eu le choix. Il était immédiatement parti pour cette folle mission dans le Pacifique. Avec, en cas de rébellion, la perspective d'un plongeon par-dessus bord. En échange, il avait reçu la promesse que ses indécidables passées seraient effacées des dossiers à son retour. Par peur de la mort, il avait tout accepté, même cet insupportable Oberst qui ne cessait de le surveiller. Mais rien ne l'avait préparé au rôle qu'il aurait à jouer, au nombre de morts qui maintenant pesaient sur sa conscience.

Il soupira. Tout ceci était derrière lui, désormais. Bientôt, il serait de retour au pays et cet épisode de sa vie ne serait plus qu'un long cauchemar à oublier.

Les assauts qu'ils menaient sur cet océan étaient toujours aussi odieux, mais on ne l'obligeait plus, comme les premières fois, à regarder les conséquences de son action. On lui ordonnait seulement de rendre opérationnel le matériel, le temps de l'utiliser. Il rentrait ensuite à l'abri, entendait les tirs, sentait la coque vibrer quand les tirs commençaient. Il ne voulait rien savoir de plus, il en avait déjà trop appris. Il ne ressortait qu'une fois la tuerie achevée. Il réduisait les canons pour les cacher, afin que rien ne puisse laisser imaginer les visées de l'inoffensif cargo. Qu'ils puissent naviguer incognito, ne se dévoilant que pour frapper.

Les soldats du bord étaient des monstres, capables du pire. Andreas avait songé à saborder le vaisseau, mais il n'avait pu se résoudre à cette extrémité : il y avait les prisonnières parquées dans la soute arrière, près des chaudières. Condamnées à un sort plus terrible que la mort. Pourtant, le jeune homme ne pouvait se résoudre à mettre fin à leurs vies, aussi misérables soient-elles.

Andreas ne savait pas combien de femmes et d'enfants croupissaient dans les cales ni ce qu'il adviendrait des survivants à la fin de la mission. Il essayait de ne pas y songer. De ne penser à rien, sinon à la liberté qu'il allait retrouver une fois revenu en Allemagne.

Fermant les yeux, il serra les poings sur les figurines lorsque les premiers tirs firent résonner toute la structure du navire. En espérant que ce soit bien la dernière fois...

\*\*\*

Ilaria avait regardé approcher le vaisseau des pirates pendant un long moment. Autour d'elle, les marins se préparaient avec fébrilité, faisant preuve d'une totale inaptitude au combat. Les ordres fusaient, se contredisaient, se mêlaient en une terrible pagaille désespérée.

Elle n'osait rien dire, ne voulait pas s'impliquer dans le désastre qui s'annonçait. Son père lui avait appris, parfois durement, quel était le comportement d'un bon soldat, comment devait réagir un vrai meneur d'hommes. Et elle avait sous les yeux un magnifique contre-exemple, une démonstration de ce qu'il ne fallait pas faire.

Elle aurait peut-être dû intervenir, mais son savoir n'était que théorique. Elle n'avait jamais eu l'occasion de mettre en pratique les enseignements du maître Cosaque, de voir sur le terrain l'effet de ses ordres. Ce jour n'était pas le meilleur moment pour essayer ses compétences. Elle hésita pourtant, songeant qu'elle n'aurait probablement jamais d'autre possibilité de se tester, si les bruits qui couraient sur les navires allemands étaient fondés. Les pirates ne laissaient jamais de survivants derrière eux, les requins se chargeant de réparer les éventuels oublis.

Lorsqu'elle estima que l'abordage se ferait dans moins d'un quart d'heure, elle se leva, plia soigneusement sa couverture en

faisant abstraction du chaos qui l'entourait. Puis elle descendit dans sa cabine, vida le contenu de sa malle et enfila religieusement l'uniforme taillé à ses mesures.

Dans une sacoche, elle rassembla ses possessions les plus précieuses : les trois livres qu'elle aimait le plus, une bourse en cuir huilé de plombs et plusieurs charges de poudre. Elle abandonna le reste de ses affaires étalées sur son lit. Soit elle aurait le temps de revenir ici et de ranger, soit elle en serait incapable et, dans ce cas, qu'importait le désordre...

Une fois prête, elle rangea sa dague à l'intérieur de sa botte droite, saisit le sabre que son père lui avait confié, puis le long fusil qu'elle avait emporté, démodé, mais toujours efficace. Puis, avec une courte prière pour ses aïeux, espérant être à la hauteur de leur mémoire, elle prit son léger paquetage à la main et remonta vers le pont. Elle était prête à mourir au combat.

Le premier impact, silencieux, la prit par surprise alors qu'elle n'était qu'à trois marches du haut de l'escalier. Elle eut l'impression que le navire se cabrait de souffrance, la proue se soulevant brusquement, la projetant en arrière. Elle lâcha son sac et dévala les marches sur le dos, amortissant autant que possible sa chute.

Elle se releva d'un bond, sentant de multiples contusions lui cisailer le dos. Elle se retint de grimacer et se précipita vers l'air libre. Elle réussit de justesse à ouvrir la porte. La seconde explosion, toujours silencieuse, la projeta à l'extérieur, sur le pont. Elle tenta un roulé-boulé, mais, gênée par son sac et son fusil, ne réussit qu'à glisser jusqu'au bastingage, sur une surface qui s'inclinait fortement vers la proue. Se raccrochant à la rambarde, elle se mit debout et fixa les attaquants qui, à bonne distance, tournaient autour de leur proie sans défense.

Il y eut deux panaches de fumée gris, silencieux et insolites, venus du navire attaquant. Puis le grondement des canons parvint jusqu'à la farouche Cosaque, la frappant presque physiquement, suivi de peu par l'impact d'un des obus en plein sur la passerelle. La tourelle du bateau se volatilisa, envoyant voler des débris inidentifiables, pièces du navire et membres déchiquetés

inextricablement mélangés. Le commandant n'était plus... et son vaisseau ne lui survivrait pas longtemps !

Déjà, le pont s'inclinait sur le côté, des bouillonnements inquiétants s'élevant aussi bien de la poupe que de la proue. L'une comme l'autre était éventrée, ouverte comme la corolle d'une fleur de métal. Pourtant aucune fumée n'en sortait.

Tout le monde paniquait à bord de ce qui n'était plus qu'une épave. Des marins hurlants mirent à l'eau avec difficultés l'un des trois canots de sauvetage. Ilaria, gardant son calme malgré la panique ambiante, nota que l'un des deux canots restants avait été brisé en deux par la chute de la cheminée lors de l'explosion de la passerelle. Et que le bateau sombrait très rapidement.

Le navire allemand cessa de tourner autour d'eux et commença à s'approcher. Pendant ce temps, les marins se battaient pour décider qui monterait à bord du canot. Madame Jablovskaja s'avança, tenant un lourd pistolet à deux mains. Une moue fataliste sur les lèvres, Ilaria observa le drame se dérouler sans chercher à intervenir.

La grosse femme cria, tenta de repousser deux hommes et réussit presque à mettre un pied sur l'esquif. C'est alors qu'un des contremaîtres la bouscula. Énervée, elle commit l'erreur de presser la détente. Le marin face à elle eut un regard surpris et bascula lentement à la mer, une fleur rouge se dessinant sur sa poitrine. La matrone, elle, fut rejetée en arrière par le recul de l'arme.

Un des hommes en profita pour la frapper en pleine face avec la longue gaffe qui lui servait à retenir le canot. Le visage à moitié arraché par le crochet de fer, elle recula de nouveau d'un pas, heurtant un cordage qui traînait sur le pont. Perdant l'équilibre, elle partit à la renverse et, avec un cri inarticulé, bascula à son tour dans l'eau sombre et houleuse. Elle tenta de se maintenir à la surface, mais, empêtrée dans sa robe et alourdie par l'or de ses bijoux, elle disparut très vite sous les flots.

Les hommes qui avaient pu monter dans l'esquif de sauvetage écartèrent leur embarcation et se mirent à ramer de toutes leurs forces en direction du bateau allemand. Pendant ce temps, ceux

restant sur le navire s'efforçaient de dégager le dernier canot des débris de la passerelle.

Ilaria, les paupières plissées, attendait en se retenant au bastingage pour ne pas glisser sur le sol qui s'inclinait de plus en plus fortement. Elle ne fut pas surprise lorsque les canons se remirent à tirer. Le premier obus s'abîma à quelques mètres de l'esquif des fuyards, mais le second le frappa de plein fouet, le traversant avant d'exploser sous l'eau. Des corps démembrés furent propulsés par l'impact, tandis que le canot coulait en quelques secondes, brisé en deux.

\*\*\*

Meherio rattrapait peu à peu les voleurs, mais elle commençait à fatiguer. Le bateau allait plutôt vite, trop pour un simple cargo de marchandises. Elle était encore loin du navire quand, soudain, il changea de cap, naviguant plein sud en poussant un peu plus les machines.

Ses sens de dauphin l'avertirent de la présence d'un second bateau. Les deux navires allaient se croiser un peu avant qu'elle ne rattrape les fuyards. Elle ne devrait pas se tromper, suivre le bon signal. L'eau transmettait bien les sons, mais les bruits des chaudières à vapeur résonnaient tellement qu'il pouvait être facile de commettre une erreur.

Elle était à moins d'un mille lorsque le bateau commença à ralentir. Avec un sourire intérieur, Meherio accéléra. C'était sa chance, elle allait atteindre le navire plus vite que prévu. Soudain, transmit à travers l'eau comme un coup de poignard, elle ressentit une sorte de long hurlement d'agonie en provenance du navire des voleurs.

Pour l'animal qu'elle était, ce cri désespéré était intolérable. Une négation de la vie, un avertissement. Elle eut une envie irrésistible de reprendre sa forme normale, de quitter cette peau trop sensible. Instinctivement, elle commença la transformation, tout son corps se modifiant.

Mais sa part humaine la retint, prise de peur. Une femme perdue au milieu de l'océan n'avait aucune chance de survivre. Le froid, la houle et les requins auraient raison d'elle en peu de temps.

Elle se concentra, bloquant le phénomène qui faisait de sa queue une paire de jambes, de ses nageoires deux bras. Elle aurait pu réussir...

Mais une explosion, là-bas, sur le second bateau, la secoua en brisant ses efforts. Le dauphin paniqua de nouveau et elle dut abandonner la lutte quand un second hurlement, encore plus atroce que le premier, retentit dans l'eau.

C'est en tant qu'humaine qu'elle refit surface, juste au moment de la seconde déflagration, son sac étanche à la main. Le bateau des fuyards était en train de couler le malheureux cargo sans défense qui lui faisait face. Ce n'étaient pas seulement des pillards, mais aussi des assassins ! Elle réalisa soudain qu'il allait lui être difficile de récupérer les deux Moäi.

Un goéland passa en volant lourdement au-dessus d'elle, poussant une longue plainte interrogative. Manutea ? Oui, sûrement ! Elle eut un grand sourire en le voyant raser les flots en battant des ailes. Il l'avait suivie, voulait l'aider. Mais il devrait revenir bientôt à Rapa Nui, retrouver son Moäi... Il devenait encore plus urgent d'agir. S'élançant dans un crawl rapide, elle prit la direction du navire qui ne bougeait presque plus.

Elle avait nagé à peine une minute quand l'oiseau piqua de nouveau sur elle en poussant des cris, d'alarme cette fois. Meherio stoppa sa course et regarda autour d'elle. Et elle les vit soudain... Ils étaient trois, fonçant droit sur le lieu du combat. Et elle se trouvait en plein sur leur trajectoire. Trois ailerons gris et noir fendait les flots à pleine vitesse. Elle savait parfaitement quels crocs se cachaient sous ces triangles, mortels et sans pitié.

Elle respira profondément et abandonna la nage qui la maintenait à la surface. On ne peut soigner le feu que par le feu... Elle n'aimait pas trop cela, mais elle ne voyait pas d'alternative. Elle s'allongea, entre deux eaux, laissant son corps se transformer, s'élargir, sa bouche se déformant tandis que les nombreuses dents qui y poussaient prenaient leurs places. Elle sentit son dos se modifier, se tendre alors qu'une nageoire dorsale en sortait, terminant de dessiner la forme d'un jeune requin femelle et agressif.

Seul le sac accroché à l'aile de l'écureuil la différenciait des autres tueurs de l'océan qui, perdant tout intérêt pour elle, mettaient le cap vers le lieu de la bataille. Elle se tourna elle aussi dans cette direction et sentit des instincts de tueur lui tordre le ventre. Il y avait des hommes dans l'eau, là-bas. Du sang ! De la nourriture facile et douce au goût. Tellement tentante... Mais Meherio s'était promis de ne plus jamais se laisser aller, de ne plus toucher à de la viande humaine. Elle avait eu suffisamment honte l'unique fois où elle... Mais non ! Plus jamais.

Elle ressentit un nouvel impact, une explosion face à elle et son instinct de prédateur fut encore plus difficile à juguler quand les corps déchiquetés des marins, projetés par la destruction de leur canot, s'abattirent au milieu des courtes vagues. L'odeur était enivrante, affolante. Meherio regarda les requins, qui étaient désormais au moins une demi-douzaine, se jeter sur le festin offert.

Elle se dirigea, avec un certain effort de volonté, vers sa cible personnelle. Le Moai l'appelait, il était là, piégé dans les flancs de métal froid et insensible. Le navire avait remis ses machines en route, avançant vers le lieu du naufrage. Le cargo, blessé à mort, coulait lentement, attiré irrésistiblement vers le fond. Dans quelques minutes, il aurait disparu.

La jeune Polynésienne n'hésita pas une seconde avant de se détourner de son objectif et lança son corps fuselé et puissant droit vers l'épave. Peut-être pouvait-elle encore sauver quelques humains, empêchant les autres prédateurs d'en faire leur repas le temps que les marins assassins puissent recueillir les survivants ? Elle avait peu d'espoir d'y arriver, les requins s'excitaient, rendus fous par l'odeur alléchante du sang répandu autour d'eux.

\*\*\*

Le pont était tellement incliné qu'Illaria avait du mal à rester debout. Elle regarda autour d'elle, cherchant instinctivement un moyen de s'en sortir. Pourtant, elle avait compris qu'elle n'avait aucune chance de voir le soleil se coucher ce soir. Le premier tir suffisait à stopper le cargo. Les suivants montraient bien que les assaillants ne comptaient pas aborder, mais faire disparaître entièrement le navire... et ses occupants.

Le bateau allemand tournait lentement autour de l'épave en train de sombrer. Les hommes — Ilaria hésitait à les appeler ainsi, ils ne méritaient pas ce titre — s'étaient alignés le long du bastingage, chacun armé d'un fusil.

Lorsqu'ils étaient assez proches d'un naufragé, ils tiraient chacun leur tour, le vainqueur étant le premier à toucher le malheureux marin qui leur servait de cible. Un à un, ils descendaient les rares survivants.

Ilaria était sûrement la seule restée à bord. Les membres de l'équipage avaient tous abandonné le navire. Ce dernier agonisait et elle voyait la surface de l'océan approcher d'elle. Dans moins d'une minute, elle devrait quitter sa position, rechercher un endroit toujours à flots et à l'abri des tireurs. Et recommencer jusqu'à ce le cargo coule, l'entraînant dans un mortel tourbillon au cœur des eaux glacées.

Si elle voulait se donner une chance de survivre, elle devait quitter l'épave. Elle respira posément, analysant le champ de bataille pour chercher la bonne stratégie. Le navire allemand tournait autour du cargo et, d'ici une minute, elle serait hors de vue des assassins. Les requins suivaient, se régaland des cadavres. Bientôt, elle aurait une possibilité de se mettre à l'eau sans trop de risques.

Mais, ensuite, que pourrait-elle faire ? Se battre seule contre tout un bateau d'Allemands était hors de question. Elle devait, au moins pour un temps, se cacher à la fois des hommes et des requins. Un peu à l'écart, une partie du canot détruit au canon flottait encore, une demi-coque éventrée masquée par quelques décombres épars. Si elle parvenait à se glisser entre la barque fracassée et les débris qui la recouvraient, elle aurait une chance de passer inaperçue, de se dissimuler le temps que les Allemands aient fini leur macabre besogne.

Elle se mit à l'eau. Aussitôt, le poids de son équipement la tira vers le bas. Son sac et ses armes la gênaient, l'empêchaient de rester à la surface. La mort dans l'âme, elle allait sacrifier son sac, quand elle vit, dérivant à sa portée, une longue planche, morceau du bordage ou de la paroi de la passerelle.



Rapidement, elle y lança son fusil et s'accrocha à un rebord, s'enfonçant plusieurs échardes dans la paume. Le sabre atterrit très vite près de la crosse et, poussant doucement son radeau improvisé, Ilaria s'éloigna de l'épave à l'agonie.

Elle nageait lentement, faisant le moins de remous possible afin de ne pas attirer l'attention des prédateurs, quels qu'ils soient. Elle savait qu'elle était une cible immanquable, pour les uns comme pour les autres. De plus, la tête à fleur d'eau, dissimulée derrière le morceau de bois, elle ne voyait plus rien. Les requins pouvaient arriver sur elle sans qu'elle puisse anticiper leur attaque.

Les Allemands étaient plus faciles à éviter. Leur moteur bruyant et les cris qu'ils poussaient indiquaient sans erreur possible leur position et Ilaria faisait en sorte de ne jamais être visible d'eux. Elle progressa ainsi jusqu'à proximité de sa destination, sans encombre.

Les tirs avaient cessé et le navire avait stoppé ses machines, peut-être pour mieux distinguer les mouvements d'un éventuel survivant. Cela n'arrangeait pas la Cosaque. Elle eut un répit quand, derrière elle, l'épave disparut soudain sous les flots dans un dernier grand craquement, comme une ultime respiration. La jeune femme eut une pensée pour ses affaires et ses livres, à jamais perdus, engloutis par le Pacifique.

Puis elle reprit sa route, essayant de faire passer les mouvements de sa planche pour le déplacement naturel d'un débris au milieu des remous. Alors qu'elle ne se trouvait plus qu'à trois mètres de sa cachette, elle aperçut soudain deux requins qui, délaissant leur festin en cours, fonçaient droit vers elle.

\*\*\*

Meherio commençait à perdre son sang-froid. Il y avait trop de cadavres, trop de sang répandu... Et ses frères se régalaient, mordant dans la délicieuse manne en s'agitant, provoquant des vibrations à vous rendre folle. Mais elle tenait bon, cerclant en rond à la recherche de quelqu'un à aider. Pour se donner une raison d'être ici, de rester requin...

Ses sens perçurent des mouvements, près de l'épave. Une femelle... non, une jeune femme, se souvint soudain la partie

humaine de la Polynésienne. Une... amie, pas une proie. Oui, c'était cela ! Elle devait la... sauver, non la dévorer. Par les Dieux, qu'il était dur de se concentrer alors que tous ses réflexes de squala la poussaient à agir, à ouvrir sa gueule et à... manger.

Elle se rendit alors compte que son côté animal avait pris le dessus. Lancée à pleine vitesse, elle fonçait droit sur le plat succulent tout juste servi. Du coin de l'œil, elle vit un autre requin qui voulait visiblement s'approprier la... proie.

Meherio ne put aller contre ses instincts. La gueule ouverte, tous les muscles tendus pour le combat, elle fit face à l'importun qui voulait lui ravir son déjeuner. Les deux requins se percutèrent à quelques mètres de la jeune naufragée qui, bousculée par les remous, lâcha la planche et commença à couler.

D'une morsure hargneuse, Meherio fit dévier la trajectoire de l'autre requin. Celui-ci se retourna, prêt à frapper. Mais, après quelques instants passés à se jauger, il dut décider qu'il avait assez mangé comme cela, que le dessert entrevu ne valait pas les risques d'un affrontement. D'un mouvement de queue dédaigneux, il s'éloigna.

Meherio, fier de l'avoir mis en fuite, repéra sa proie et plongea, gueule ouverte, vers le corps qui descendait doucement vers le fond, immobile.

\*\*\*

Elle allait mourir. Que ce soit par noyade ou sous les dents d'un des deux requins qui se battaient au-dessus, elle n'avait plus d'espoir. Elle envisagea une seconde de s'abandonner à l'eau glacée qui l'environnait, histoire d'accélérer le processus, sinon de le rendre légèrement moins désagréable. Mais une voix susurrant dans sa tête :

— Accroche-toi, fillette ! La vie ne se donne pas, il faut la mériter, savoir la prendre et la garder. Si tu baisses les bras, c'est comme si tu étais déjà morte !

Elle hocha la tête tandis que le souvenir des leçons de son père lui revenait en mémoire, lorsqu'il la poussait à se dépasser. Ne jamais lâcher, résister jusqu'au dernier souffle... ou même au-delà. Elle sortit le poignard de sa botte droite et, les yeux ouverts sur

un monde flou d'un bleu gris désolant, attendit l'assaut du monstre qu'elle voyait foncer vers elle en tentant de grimacer un sourire.

Mais au lieu de l'attaquer, l'animal passa près d'elle, juste assez loin pour que sa lame ne puisse l'atteindre. Comme s'il avait flairé le danger. Ilaria, surprise, aperçut un sac de toile accroché à l'aileron du chasseur avant qu'il ne disparaisse dans les ténèbres bleues. Elle chercha à suivre des yeux le requin, mais celui n'était plus en vue.

Elle fixa la nuit de l'abysse dans laquelle elle s'enfonçait et fut totalement surprise par l'approche, sur sa droite, d'un dauphin au corps fuselé, agile et gracieux.

Le rostre de son sauveur vint se poser contre le ventre de la Cosaque, ralentissant sa noyade. Mais lorsqu'il voulut pousser plus fort et la faire remonter, l'animal ne réussit qu'à glisser. Dans un sursaut, Ilaria agrippa à deux mains la nageoire dorsale qui passait devant elle, remarquant que son sauveur portait lui aussi un sac étanche.

Le dauphin s'ébroua pour permettre à Ilaria de mieux se placer et força l'allure, les propulsant tous les deux vers la surface tandis que la Cosaque retenait de plus en plus difficilement sa respiration. Enfin, la jeune femme déchira la surface de l'océan et, aspirant une large bouffée d'air marin, s'accrocha aux restes du canot qu'elle avait tenté en vain de rejoindre.

\*\*\*

Meherio s'assura que la rescapée avait trouvé une prise dans les débris flottants avant de s'écarter d'elle. Glissant lentement juste sous la surface, ne remontant brièvement que pour respirer et jeter un regard sur la situation, elle tourna autour de la jeune femme, faisant fuir de ses trilles les requins intéressés par la chair de la naufragée.

Les prédateurs marins continuaient leur festin, se servant copieusement parmi les cadavres flottants çà et là. Les marins allemands, eux, se trouvaient à court de cibles. Ils tiraient maintenant sur les requins, commentant tout aussi joyeusement qu'auparavant leurs réussites et leurs échecs.

Meherio s'écarta du bateau. Les tireurs du bastingage ne feraient aucune différence entre un dauphin et un requin s'ils la repéraient. Elle continua malgré tout à observer la situation, ne sachant plus quoi faire. Elle devait monter sur ce bateau pour retrouver les Moaïs volés.

Pour parvenir à bord du cargo pirate, elle devait reprendre sa forme humaine. Mais alors, les Allemands l'abattraient, comme ils l'avaient fait pour tous les marins.

Soudain, les tirs cessèrent tandis que des cris s'élevaient sur le bateau. Des doigts se tendaient, dirigés vers une silhouette accrochée à un amas de planches. La naufragée avait été repérée ! Impuissante, Meherio attendit le coup de feu qui serait fatal à celle qu'elle venait de sauver. Mais au lieu de tirer, les marins s'empressèrent de mettre à l'eau un des canots de sauvetage tout en lançant, dans plusieurs langues, des paroles d'encouragement à la naufragée.

Ainsi, ils épargnaient les femmes, les sauvaient de la noyade ? Dans ce cas, elle n'avait pas de temps à perdre ! Elle prit une grande respiration et plongea, pas trop profond. Elle se concentra, reprenant forme humaine tout en laissant l'eau la faire remonter.

À regret, elle ouvrit son sac, détrem pant les seuls vêtements dont elle disposait. Tandis que la surface approchait, elle enfila rapidement une robe, laissant le reste de ses affaires s'éparpiller autour d'elle. Puis, le plus naturellement possible, elle vint se placer à côté de la naufragée.

Cette dernière resta impassible. Hochant juste la tête en regardant le sac et les vêtements qui dérivait derrière Meherio, elle lui fit un peu de place en attendant que les pirates viennent les repêcher.

## Chapitre 3

**I**LARIA S'ASSIT LENTEMENT SUR LA COUCHETTE DE LA PETITE cabine qui lui servait de cellule. Enveloppée dans un peignoir prêté par un Oberst amical, elle se réchauffait doucement. Elle se permit un léger soupir de soulagement. Elle avait certes perdu ses malles, mais ses armes avaient été sauvées, même si les livres étaient fichus.

On avait largement exagéré la barbarie des Allemands. Certes, ils venaient de couler un navire et d'abattre tout l'équipage. Mais ils la traitaient avec respect depuis son arrivée sur le cargo, et avaient promis de continuer ainsi tant qu'elle ne chercherait pas à s'échapper.

Le seul incident avait eu lieu alors qu'elle posait le pied sur le pont et jetait un regard machinal vers l'arrière, y cherchant les canons qui avaient coulé le malheureux navire. Elle avait été surprise de voir qu'il ne restait aucune trace des équipements militaires. Trois hommes d'équipage portaient d'étranges miniatures d'armes, et Ilaria aurait juré avoir vu un filet de fumée sortir d'un minuscule canon.

Un peu plus loin se tenaient plusieurs soldats, entourant une femme d'un certain âge, une Polynésienne aux poignets attachés. Elle paraissait terrorisée, ses yeux allants et venants d'un soldat à l'autre. La jeune Russe aurait bien aimé comprendre ce qui se passait sur le navire, mais deux hommes arrivèrent et elle ne put en savoir plus.

Le premier, en uniforme d'Oberst, se précipita vers elle avec une mine inquiète. Le second, portant les insignes d'Unters-turmführer, était grand, blond et athlétique. Un parfait spécimen de la race aryenne chère à son Führer. Il paraissait fatigué et la regarda à peine avant de continuer son chemin.

L'Oberst apostropha l'un des sauveteurs. Ilaria ne comprit pas tout de l'échange rapide, mais il lui sembla qu'il était question de

certaines armes qu'elle n'aurait pas dû voir. Mais quelles armes ? Elle repoussa l'idée au fond de son esprit quand il se tourna vers elle et prit un air martial qui lui allait très mal. Il lui parla dans un mauvais russe à l'accent épais, ignorant la seconde naufragée.

— Madame, je crois deviner, à votre uniforme, que vous faites partie des forces de libération de la Russie. Je vous informe que vous êtes la prisonnière du Reich. Considérez-vous comme notre hôte, tant que vous vous pliez aux lois de la guerre.

— Merci. J'apprécie votre sollicitude et je respecterais vos règles. Cependant je tiens à ce que vous notiez que je n'ai rien contre votre patrie. Mes ennemis sont des monstres que vous-mêmes pourchassez...

— Parfait. Dans ce cas, veuillez me suivre. Non, pas vous ! Vous n'êtes en rien prisonnière de guerre.

La dernière phrase avait été prononcée en anglais, crachée en direction de la jeune polynésienne. Ilaria se tourna vers la jeune femme mystérieusement apparue près d'elle parmi les débris du naufrage. Elle aurait juré ne jamais l'avoir vue à bord, alors qu'elle croyait y avoir rencontré tout le monde.

Et puis, il y avait ce sac, flottant juste à côté d'elles, tout à l'heure. Il ressemblait tellement à celui des animaux... Cette fille était étrange, mais ce n'était pas le problème de la jeune Cosaque. Que les Allemands se débrouillent avec elle !

Sans dire un mot, Ilaria suivit l'Oberst vers l'avant du bateau.

\*\*\*

Meherio sentait la présence du Moäi. Il n'était pas loin, à l'avant du navire, quelque part sous ses pieds. D'un œil qu'elle voulait discret, elle suivit le vol d'un magnifique goéland qui se posa sur le toit de la passerelle. Ainsi, son compagnon était encore là... Secouant la tête, il lança un cri déchirant avant de reprendre son vol, filant en direction de Rapa Nui. Il repartait vers sa terre natale, vers son Moäi et la force qu'il lui fournissait. Il avait de la chance ! Elle espérait pouvoir bientôt le rejoindre...

Une poussée dans le dos la ramena rapidement à la réalité. Le soldat qui lui enfonçait la crosse de son arme dans les côtes hurla un ordre dans un allemand totalement incompréhensible.

Toutefois, ses gestes et la pression douloureuse qu'il exerça de nouveau ne laissaient aucune place au doute. Hochant la tête, elle se mit en marche vers la porte que lui désignait son garde.

Au moment de passer le seuil, elle se retourna une dernière fois. Tout à l'arrière du bateau, plusieurs soldats gardaient une Polynésienne âgée. L'un d'eux avait tiré un pistolet de son étui. Meherio n'en vit pas plus, propulsée d'une bourrade vers l'escalier métallique qui s'enfonçait dans les entrailles du vaisseau. Elle essaya de rester calme, le dos droit, mais ne put s'empêcher de sursauter en entendant un coup de feu résonner, là-haut. C'est en baissant la tête qu'elle continua son chemin dans la coursive.

\*\*\*

Le bateau avait repris sa route. Et, cette fois, le commandant avait bien mis le cap à l'est. Ils se dirigeaient droit vers le Cap Horn et l'Atlantique. Andreas soupira. Il allait rentrer au pays. Encore une fois à bout de forces, il se laissa tomber sur sa couche. Il avait l'impression de n'avoir fait que cela, depuis le départ de leur raid. S'épuiser sur les équipements et dormir...

Mais désormais, il en avait fini. Plus de tueries, plus d'efforts. Plus de bateaux coulés s'enfonçant dans les profondeurs, plus de corps dévorés par les requins. Et surtout, plus de femmes sacrifiées dans l'effroyable machine de l'Oberst, ou assassinées pour qu'elles ne puissent prévenir les autres du sort qui les attendait...

Le Reich avait des côtés sombres, des méthodes abjectes comme celle de ce TodBlitz. Mais c'était sa patrie, le seul endroit où il se sentait heureux. Il avait appris à accepter, à supporter cette guerre et les atrocités qu'elle générait. Ce qui ne voulait pas dire qu'il les appréciait.

\*\*\*

La cale puait. Il y traînait une odeur de corps mal lavé, de moisissure, d'urine et de vomit. L'air était lourd, humide ; personne ne devait aérer ce local. Depuis combien de temps ses occupants y étaient-ils enfermés ?

Au moment d'y entrer, elle avait vaguement aperçu plusieurs tas de chiffons dissimulant des formes humaines apeurées, mais

le battant, se refermant derrière elle, avait plongé la pièce dans une totale obscurité.

Elle ne bougea pas, apeurée. Elle ne voyait rien et le silence régnait, juste troublé par le ronronnement grave des moteurs du navire. Puis, lentement, petit à petit, elle discerna des bruissements, des corps qui rampaient, déplaçant avec eux leurs couvertures pointues. Ils se rapprochèrent, l'entourant, la frôlant. Elle eut envie de crier, tenta de reculer. Mais la lourde porte de métal lui barrait le passage. Osant à peine respirer, elle attendit, apeurée.

— Tu es jeune, petite... Trop jeune pour être ici, pour finir comme cela !

La voix était éraillée, cassée, peut-être à cause des miasmes de la cale, ou d'avoir trop hurlé. Un timbre au son de folie, exprimant souffrance et désespoir. Il y avait pourtant une certaine tenue dans la manière d'articuler. La femme qui avait pris la parole avait dû, autrefois, être une grande dame, riche sans doute, éduquée en tout cas. Toute une vie qui se terminait là, dans cette prison sombre et nauséabonde.

— Je... Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous arrivés sur ce bateau ?

— Qui ? Ah... Je ne sais plus. Dans un autre univers, on me nommait... Sandra Brown, oui c'était ainsi. Mais cette existence est finie. Je suis enfermée depuis... si longtemps. Quel jour est-il, dehors ?

— Mais... le 23 février, pourquoi ?

— Déjà... Tu verras, d'ici peu toi aussi tu ne seras plus sûre de la date. Maintenant, viens t'installer. Il y a de la place, là, dans le coin où dormait Tavai. Je pense que tu y seras plus à l'aise que dans les couvertures des sœurs Arnisson, ou de Madame Tancheau.

— Tavai ? Est-ce une femme de ma race, d'environ cinquante ans, avec un paréo rouge et jaune ?

— Je ne saurais dire, pour le paréo. Mais oui, elle allait sur ces cinquante ans. Tu l'as vue, là-haut ? Et les autres ?

Un sourd murmure parcourut la cale. Il devait y avoir plus d'une vingtaine, peut-être une trentaine de personnes éparpillées



le long des parois. Meherio les entendit chuchoter « elle a vu... elle sait... elle va raconter... enfin ! »

La jeune Polynésienne hocha la tête, tristement, avant de réaliser que personne ne pourrait voir son geste dans l'obscurité absolue qui régnait dans la pièce.

— J'ai aperçu une femme qui ressemblait à Tavai. Mais... je pense qu'elle est... qu'ils l'ont tuée. Il y a eu un coup de feu. Il n'y avait personne d'autre, là-haut, seulement des soldats sur le pont. Je ne peux rien dire de plus. Je suis désolée...

— Cela ne fait rien. Aucune n'est jamais revenue... Maintenant, installe-toi et parle-nous de toi. Nous avons si peu de distractions, dans cette prison !

\*\*\*

Depuis la dernière attaque, une semaine plus tôt, le temps n'en finissait pas de se dégrader : la mer se creusait de plus en plus, ses vagues sombres et glacées couvertes d'une écume grisâtre s'abattant de manière régulière sur le pont. Deux jours plus tôt, une tempête s'était acharnée sur eux, ballottant le cargo comme une simple pirogue, le faisant craquer et gémir sous les coups de boutoir de l'océan en furie. Comme si les flots ne voulaient pas les laisser partir sans leur faire payer leurs crimes. Pour les hommes, chaque déplacement dans les coursives était devenu risqué, les mouvements erratiques du navire pouvant les projeter douloureusement contre une cloison ou un chambranle.

La nuit dernière, l'océan s'était calmé, permettant aux hommes de dormir un peu, de reposer leurs corps endoloris. D'après le commandant, la terre aurait pu être visible, droit devant, si le temps s'était un peu levé. Mais un épais brouillard gênait la vue et le cargo était trop vieux pour être équipé des nouveaux appareils de détection par ondes radar que les ingénieurs du Reich commençaient à installer sur les navires de guerre. Ils naviguaient donc avec prudence, deux hommes se relayant à la proue pour surveiller l'approche éventuelle de rochers meurtriers ou de langues de sable.

Appuyé sur la rambarde de la passerelle, Andreas laissait son esprit dériver, plus loin à l'est, vers sa patrie encore si lointaine.

— Alors, Untersturmführer, vous appréciez le paysage ?

Andreas sursauta. Il n'avait pas vu le gros Oberst arriver à côté de lui, accompagné comme toujours de la prisonnière russe qui persistait à porter son uniforme. Il fut tenté de répliquer vertement à l'Oberst, mais se retint. Le gros homme ferait un rapport sur son comportement, une fois en Europe, et il valait mieux pour lui qu'il soit positif. Le jeune homme se força donc à sourire et répondit à mi-voix.

— J'appréciais juste le calme. Cet endroit est à mille lieues de toute guerre...

— Vous ne devriez pas croire cela, Untersturmführer ! La guerre est partout où se tient un soldat du Reich.

Retenant une grimace écœurée, Andreas tourna les yeux vers lui. Son vis-à-vis souriait, une moue un peu hautaine, toisant le jeune soldat qui pourtant le dépassait d'une tête. Le visage de la femme, comme d'ordinaire, ne laissait paraître aucune émotion. Ce qui ne l'empêchait pas de fixer le regard d'Andreas comme si elle espérait pénétrer dans ses pensées.

Avec un sursaut, le jeune homme se rendit compte qu'il la fixait de la même manière depuis de longues secondes, sous le sourire goguenard de l'Oberst. Avec un grognement qui était un juron étranglé, Andreas tourna les talons et se dirigea vers sa cabine.

\*\*\*

Elle n'avait pas le droit... Ilaria devait oublier les battements de son cœur, cette boule dans sa gorge quand leurs regards se croisaient. Tout sentiment lui était interdit tant qu'elle n'aurait pas réussi sa mission, tant que la Grande Russie ne serait pas rétablie dans son intégralité.

Et même alors, elle devrait se trouver un homme digne d'elle, au bras duquel elle puisse se montrer droite et fière. Tout le contraire de cet Allemand, qui était un ennemi, un des meurtriers de son peuple. Elle aurait pu, aurait dû le haïr. Mais la haine aussi lui était interdite. Seule comptait la mission... et la victoire.

Elle le suivit du regard jusqu'à ce qu'il atteigne l'entrée de la coursive. Alors qu'il ouvrait la porte, tout le bateau fut parcouru par un énorme frisson, tandis qu'une forte explosion retentit.

Toute une partie de la poupe se désintégra, des éclats fusant dans le brouillard, retombant hors de vue.

Sur tout le navire retentirent des cris d'alarme où perçait une terreur sous-jacente, une peur qui vrillait les estomacs et faisait trembler les plus forts. De nouveau panique et chaos s'emparaient du bateau sur lequel elle naviguait.

Ils étaient attaqués par un ennemi invisible. Elle observa les marins qui s'affairaient, rejoignant leurs postes de combat. Certains d'entre eux allaient mourir... Peut-être pas tous ; peut-être rapidement... ou au contraire lentement et douloureusement. Mais c'était le lot de tous les hommes, au final. Personne ne pouvait narguer indéfiniment la mort. Elle l'avait expérimenté une semaine plus tôt. Et si elle avait survécu, elle ne s'en sentait pas moins mortelle pour autant.

Autour d'elle, les marins s'affolaient, mais elle ne bougea pas. Elle nota que l'Oberst semblait lui aussi échapper à la peur ambiante. Il alla à grands pas vers l'Untersturmführer qui avait roulé au sol et restait prostré. Tout en avançant, il hurla des ordres et plusieurs soldats s'élançèrent dans des directions différentes. Puis il attrapa le jeune homme et le secoua pour le forcer à se remettre sur pieds.

Celui-ci, les yeux hagards, était sous l'effet d'une grande panique. Pourtant, quand il croisa le regard de la Russe, il parut comme électrisé. En un instant, il était debout, droit et fier, marchant d'un pas sûr vers le pont avant du navire. Étrangement, Ilaria avait ressenti presque physiquement l'impact des deux pupilles bleues sur son visage, y provoquant une rougeur agréable.

Elle poussa un juron entre ses dents, ses deux mains serrant à s'en faire mal la balustrade. Elle avait appris à garder le contrôle en toute circonstance. Elle devait se reprendre, retrouver son calme.

Par tribord, il y eut comme un grondement sourd et continu, s'amplifiant, puis une silhouette sombre se dessina, se précisant lentement. Un navire, celui qui les avait attaqués sans sommation. À sa proue flottait le drapeau américain. L'agresseur paraissait vouloir la destruction de sa victime. Ilaria eut un sourire amusé.

Ainsi finirait celui qui avait écumé le Pacifique et semé tant de morts et de souffrance. Une fin ironique, certes, mais méritée. Le cercle allait se refermer.

Les Allemands ne s'occupant plus d'elle, elle commença à reculer lentement vers l'échelle qui montait vers la passerelle. Là-haut, elle le savait, étaient entreposés son sabre et son fusil. C'était le moment de tenter une attaque, de reprendre possession de son bien, et surtout de fuir ce vaisseau. Puisque ses geôliers n'étaient plus en mesure d'assurer sa sécurité, elle se considérait dégagée de sa promesse de ne rien tenter pour s'évader.

Elle gardait, pour tromper une éventuelle surveillance, les yeux tournés vers la poupe, à l'opposé de l'échelle. Ainsi, elle put assister au phénomène incroyable qui se déroula devant elle. Plusieurs hommes s'affairaient sur le pont arrière, auprès de l'Oberst et du bel Untersturmführer. Il y eut un frémissement dans l'air, un souffle balaya l'espace, une surpression qui fit mal aux oreilles d'Ilaria. Le pont se brouilla, parut vibrer et un énorme canon apparut, sorti de nulle part. Puis les soldats s'approchèrent de la poupe et le phénomène se reproduisit. Une vibration, un coup de vent et une sorte de canon aux formes complexes se matérialisa.

Aussitôt les apparitions stabilisées, des servants coururent à leur poste, mettant le canon en branle, le tournant vers le bateau qui émergeait de la brume en s'approchant. Un navire de guerre, au pont hérissé de canons, des soldats postés le long du bastingage, pointant leurs armes vers les Allemands. C'était un vrai tueur. Le cargo allemand n'avait aucune chance de s'en sortir face à un tel ennemi, même avec les armes apparues mystérieusement sur son pont.

\*\*\*

Au début, elle avait beaucoup discuté avec les autres prisonnières. Chacune voulait tout savoir d'elle, qui elle était, d'où elle venait, ce qui se passait dehors. Elles voulaient aussi parler d'elles, s'épancher, dans une tentative désespérée pour ne pas être oubliée, pour continuer à exister.

Toutes leurs histoires finissaient de la même façon : un voyage en mer, calme et paisible, jusqu'à que leur route croise le cargo

allemand. Puis étaient venus les explosions, le naufrage, les morts, le sauvetage. Ensuite... cette prison, ce tombeau obscur. Avec comme seuls rappels du monde extérieur le passage des soldats qui venaient leur apporter une maigre nourriture, ou prélever quelques prisonnières avant chaque attaque, qui ne revenaient jamais.

Puis les voix s'étaient tues, les unes après les autres, chacune retournant à ses propres pensées, créant une seconde prison dans la cellule obscure. Seule Sandra Brown avait continué de lui tenir compagnie, parlant de tout et de rien. De ce qu'elles feraient une fois libres, de la vie, du futur. Même si aucune des deux femmes n'envisageait sérieusement de sortir vivante de ce navire.

Meherio somnolait lorsqu'une violente explosion la réveilla, juste avant que le moteur du bateau ne se taise, brisant le ronronnement régulier qui les accompagnait dans leur réclusion. Le son fut remplacé par un clapotement sourd, trop proche, juste derrière la cloison. Très vite, le navire s'inclina, mais la voie d'eau devait être sous contrôle, car la pente se stabilisa lentement.

Parmi ses compagnes, il y eut quelques pleurs, des gémissements. Dans le noir, certaines se rapprochèrent, se serrant les unes contre les autres, comme si cette proximité pouvait conjurer l'inquiétude qui les étreignait.

Pendant quelques minutes, rien ne se passa. Puis la porte s'ouvrit à la volée, laissant pénétrer la lueur des ampoules du couloir, aveuglant les occupantes de la cale. Meherio ferma les paupières avant que la lumière crue n'envahisse la pièce, protégeant ses pupilles. Certaines des prisonnières n'eurent pas ce réflexe et gémirent de souffrance, les yeux douloureusement blessés.

Entrouvrant à peine les yeux, la jeune femme regarda les soldats entrer en coup de vent. Ils semblaient pressés, inquiets. Sans faire de détails, ils attrapèrent quatre femmes, les plus proches de la porte. Sandra Brown faisait partie du lot, n'ayant pas eu le temps de s'écarter des poignes des nazis. Meherio ne put supporter l'idée de voir son amie partir, disparaître comme les autres avant elle.

Se levant d'un bond qui la fit grimacer, elle tenta de se jeter sur le garde qui tirait la vieille dame hurlante vers la porte. Autrefois, elle aurait eu le temps de lui arracher les yeux avant qu'il ne puisse la stopper, mais l'inactivité et les privations l'avaient affaiblie. Elle trébucha et se rattrapa au bras du soldat en s'affalant contre Sandra Brown.

Celui-ci lâcha sa prise et se saisit de Meherio. Il se tourna vers ses compagnons et les apostropha dans sa langue. La jeune polynésienne ne comprit pas le sens exact des paroles, mais le rire graveleux des hommes la renseigna. Il préférerait l'avoir elle à disposition plutôt que la vieille femme...

Poussées par les Allemands, les quatre femmes traversèrent le navire, remontèrent vers le pont. Meherio sentait de nouveau l'odeur de la mer, de la liberté. Au passage, elle repassa près du lieu où se trouvaient les deux Moaïs. Elle lança un regard rapide vers la porte qui permettait d'y accéder, une simple entrée de cabine. La jeune femme se demanda de nouveau comment les deux énormes têtes avaient pu y être entreposées.

Et, soudain, elle stoppa net, imaginant ce qu'il se passerait si le navire venait à faire naufrage. Les Moaïs seraient perdus, avalés par l'océan. Pour eux, il y aurait peu de conséquences. Son propre Moaï, celui de l'Eau, serait heureux de reposer au fond de la mer. Mais pour elle ? Comment survivrait-elle sans l'énergie et la force de la pierre ?

D'une bourrade, le gardien la poussa, la forçant à s'éloigner de l'objet de sa quête. Elle se crispa, prête à se battre, mais elle savait que ce serait en vain. La tête basse, elle sortit sur le pont à la suite des autres femmes, appréciant à peine la caresse de la brise sur son visage, la saveur de l'air frais après une semaine de confinement dans l'odeur de crasse et de déjections.

\*\*\*

Elle y était ! Elle sentait les barreaux de l'échelle contre son dos. Si elle se retournait, elle serait en deux bonds à la passerelle. Neutraliser ceux qui s'y trouvaient serait un jeu d'enfant, presque indigne d'elle. Mais ainsi elle pourrait retrouver son bien, redevenir une guerrière, une Cosaque prête à la vengeance.

D'un autre côté, ce qui se passait sur le pont était fort intéressant. Le canon était tourné vers l'assaillant et allait tirer, prêt à défendre le navire endommagé. Mais le plus étonnant était l'arrivée de plusieurs prisonnières, sorties des entrailles du vaisseau, que les soldats poussaient vers la poupe. Parmi celles-ci se trouvait l'étrange jeune femme qui avait été repêchée avec elle. La Russe ne bougea plus, préférant découvrir ce qui se tramait dans ce combat qui devenait de minute en minute plus surprenant.

Deux Allemands saisirent l'une des femmes. Celle-ci se débattit et cria pour demander du secours, jusqu'à ce que l'un des hommes la pousse à travers une trappe à la base d'un des canons. Le hurlement se mua en une supplique à peine audible, un son de gorge, un râle d'agonie terrifiant, avant de s'éteindre tandis que la porte du compartiment se refermait sur la femme.

Le gros Oberst abaissa un levier sur le côté de l'arme. Il y eut plusieurs claquements secs, suivi d'un long grésillement, avant qu'une lumière aveuglante, d'une couleur étrange, ne jaillisse du canon. La Russe sentit une bile amère remonter dans sa gorge, son estomac se tordant de dégoût. Le faisceau d'un vert jaunâtre glissa au-dessus de l'eau dans un gémissement inhumain, se renforçant soudain avant de filer droit vers le navire américain.

Ilaria réussit à déglutir et fronça les sourcils avec une moue contrariée quand le flanc de l'attaquant explosa dans une haute gerbe d'écume. Un trou sombre apparut dans la coque, juste sur la ligne de flottaison.

Les soldats rouvrirent la trappe de l'arme monstrueuse et en tirèrent ce qui subsistait de la femme. Ilaria était trop loin pour voir tous les détails, mais il lui sembla que le corps était ratatiné, momifié, une expression d'horreur absolue imprimée sur le visage parcheminé. Elle frissonna alors que les marins jetaient le cadavre à la mer.

Elle regarda de nouveau le navire américain et se raidit, son regard se faisant dur. Pour le moment, celui-ci semblait aussi touché que l'Allemand et chacun des belligérants avait une bonne puissance de feu. Le combat était finalement très équilibré. Si ses

gardiens étaient à même de la protéger, elle devrait continuer à se comporter en prisonnière modèle ! Et il n'y avait rien qu'elle puisse faire pour changer cela...

Elle serra les lèvres en observant les femmes près de la machine de mort. Des soldats tiraient la Polynésienne en direction de l'arme.